

« *Qui suis-je pour juger ?* »

Vous vous souvenez sans aucun doute de cette petite phrase prononcée par le pape François lors de la conférence de presse donnée dans l'avion tandis qu'il revenait des JMJ de Rio en 2013. Retirée de son contexte, cette question est devenue aux yeux du monde une des expressions-clés pour exprimer la pensée du pape à l'égard, notamment, des questions morales.

Loin de moi l'idée de faire l'exégèse de cette phrase, mais force est de constater qu'elle entre assez bien en écho avec l'évangile de ce jour. Au moins en tout cas avec cette histoire de paille et de poutre que nous connaissons bien, un peu trop bien peut-être...

Cette parabole, nous la comprenons souvent comme une leçon de morale qui invite à ne pas juger les autres pour ne pas risquer soi-même un jugement plus sévère. Elle rejoint l'exhortation entendue dans l'évangile de dimanche dernier : « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés ». Et il est vrai que nous sommes doués d'une très bonne vue pour voir les faiblesses et les défaillances de nos frères et sœurs, et sans doute un peu moins clairvoyants quand il s'agit de nous évaluer nous-mêmes. Alors Jésus nous avertit : « Hypocrite ! Enlève d'abord la poutre de ton œil, alors tu verras clair pour enlever la paille qui est dans l'œil de ton frère ».

Qu'importe que ce soit par une paille ou une poutre : lorsqu'un corps étranger se glisse dans nos yeux, le regard est pareillement obscurci et rendu incapable de discernement. Jésus le disait en préambule : un aveugle ne peut qu'entraîner dans sa chute un autre aveugle. Dès lors, la démonstration semble sans appel : qui suis-je pour juger ?

Mais il y a cependant un problème...

En effet, la vie évangélique nous invite également avec autant de force à dénoncer le péché et à oser la correction fraternelle. Jésus ne nous invite certainement pas à baisser les bras devant le mal et à nous retirer, indifférents et muets, dans notre tour d'ivoire. Alors comment faire ?...

L'évangile nous offre ici une piste : inséré entre ces deux paraboles sur l'aveuglement, une remarque sur le « disciple bien formé » qui devient « comme son maître » nous invite à aller au-delà de la simple prescription morale.

« Le disciple n'est pas au-dessus du maître, lisons-nous dans l'évangile, mais une fois bien formé, chacun sera comme son maître ».

Autrement dit, si Jésus met le doigt, avec une pointe d'humour, sur une réalité à laquelle nous sommes tous confrontés, c'est pour mieux attirer notre attention sur sa propre attitude, sa manière d'agir à lui. Jésus le seul juste, le seul qui pourrait en vérité ôter la paille de notre œil, que dit-il de lui-même ?

« Je suis venu non pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé ».

A chaque fois que nous entendons extirper le mal par le jugement et la condamnation, il n'est pas certain que le salut de notre prochain soit le premier objectif que nous visions. En cela les disciples que nous sommes sont encore bien en dessous du maître. Car vouloir absolument retirer la paille qui est dans l'œil de notre frère, n'est-ce pas une manière voilée de prendre le pouvoir sur lui, de l'écraser pour mieux le dominer ? N'est-ce pas également une façon de nous dérober au pardon et à l'amour des ennemis auxquels nous invitait l'évangile de dimanche dernier ?

Autrement dit, il ne s'agit pas de démissionner de notre responsabilité morale, il s'agit d'entrer résolument dans le dessein de salut de Dieu. Et l'on n'entre pas dans le dessein de Dieu sans s'être purifié au préalable de toutes nos illusions. Car la première vérité à accueillir, c'est bien qu'il n'y a pas d'un côté les bons et de l'autre les méchants. La ligne de démarcation entre le bien et le mal, ce n'est pas entre les individus qu'elle passe, mais c'est au plus intime de notre propre cœur. Notre cœur qui voudrait aimer Dieu et nos frères, mais qui reste divisé, troublé, indécis...

La ligne de démarcation entre le bien et le mal, elle passe au milieu de notre cœur, et sur cette ligne de démarcation la Croix du Seigneur est plantée comme le signe de la victoire sur les puissances de la mort et du péché. Entendre l'appel à être chrétien, c'est accepter d'entrer dans ce combat de Dieu. Et cet appel est redoutable !

Il nous laisse sans repos autant sur les lignes de fractures qui traversent notre monde que sur les failles qui lézardent notre propre cœur. Mais dans nos combats contre tous les aveuglements, nous pouvons nous appuyer sur la promesse du Christ : « Celui qui fait la vérité vient à la lumière ».

Alors puisqu'il est question de regard aujourd'hui, nous sommes invités à nous laisser instruire par le regard du maître lui-même, le regard de Jésus en sa Passion. Déjà le livre d'Isaïe désignait le juste comme celui qui baisse les yeux pour ne pas voir le mal. Et je pense ici à l'admirable Christ aux outrages de Fra Angelico au couvent saint-Marc de Florence. Dans cette scène du prétoire, le Christ a les yeux bandés mais, par une sorte de transparence, on voit que ceux-ci sont fermés. Jésus n'est pas aveugle, mais ils ne regardent pas ceux qui le frappent. On n'en voit qu'une main tenant un bâton, une bouche crachant sur son visage, une main prête à donner une gifle.

Sur cette fresque, Jésus est la victime du déchainement du mal, mais en refusant de regarder ses bourreaux, il laisse le mal s'accuser lui-même. Aucun homme n'est identifié avec les sévices dont Jésus est la victime : la violence est illustrée à travers ces mains et cette bouche, et cela suffit.

Jésus, à qui tout jugement a été remis, laisse le mal se juger lui-même : il n'ignore rien du péché qui s'abat sur lui, mais il refuse d'y prendre la moindre part.

Lui le seul juste, l'unique innocent, pourrait pointer du doigt et accuser, mais il n'en fait rien. Et c'est de cette manière qu'il brise le cercle de la malédiction du mal, sans pour autant ignorer celui qu'il subit. Jésus n'enferme pas ses agresseurs dans ce qu'ils donnent à voir d'eux-mêmes, et il ouvre ainsi pour eux un espace dans lequel ils peuvent retrouver leur propre dignité. Le Christ reste souverainement libre dans sa passion, et c'est de cette manière qu'il nous délivre de tout mal : en faisant de la croix à la fois le lieu du jugement et le lieu du pardon.

Alors, à la lumière de sa passion victorieuse, les paroles de Jésus dans l'évangile d'aujourd'hui, prennent un relief particulier. Nous comprenons que nous interdire de juger, ce n'est pas baisser les bras devant le mal, mais c'est au contraire nous interdire absolument d'enfermer notre frère dans son péché. C'est trouver en quelque sorte la force de lui dire qu'il reste aimable et aimé malgré sa faiblesse, malgré son injustice, malgré son crime même parfois. C'est vivre à l'école de la miséricorde de Dieu, qui jamais ne justifie le mal, mais qui ne cesse d'aimer le pécheur pour qui Jésus a donné sa vie.

Cette exigence, on le comprend, va infiniment plus loin que le simple fait de ne pas juger au prétexte de notre propre faiblesse...

Le premier pas pour acquérir cette liberté devant le mal, le premier pas pour cesser de juger et de prétendre séparer les bons et les mauvais, il est sans doute de reconnaître que nous ne sommes pas à la hauteur de cet appel que nous avons reçu. C'est alors que s'éclaire la troisième image que Jésus nous

offre dans cette page d'évangile : « Un bon arbre ne donne pas de fruit pourri, jamais non plus un arbre qui pourrit ne donne de bons fruits ».

Il y aura toujours une part de nous-mêmes à convertir pour que les fruits se bonifient d'année et année, mais pour que les fruits soient authentiques il est indispensable en revanche que l'arbre qui les porte soit de la bonne espèce. Si l'arbre est bon, les fruits le seront aussi. Plus nous serons unis à Jésus, plus nous serons semblables à Lui et plus notre vie sera féconde.

Ce matin, remettons-Lui nos jugements, nos impatiences, toutes nos suffisances pour nous appuyer uniquement sur Lui, notre divin modèle. A son exemple et avec le secours de sa grâce, laissons grandir en nos cœurs le véritable amour : cet amour qui pardonne tout, qui espère tout, qui endure tout.

C'est seulement dans la lumière de cet amour exigeant et authentique que nous pourrions dire en vérité : « Qui suis-je pour juger ? ».

Amen

Fr. Charles Ruetsch, o.p.